

# *Le golfe de Baya*

*Vois-tu comme le flot paisible*

*Sur le rivage vient mourir !*

*Vois-tu le volage zéphyr*

*Rider, d'une haleine insensible,*

*L'onde qu'il aime à parcourir !*

*Montons sur la barque légère*

*Que ma main guide sans efforts,*

*Et de ce golfe solitaire*

*Rasons timidement les bords.*

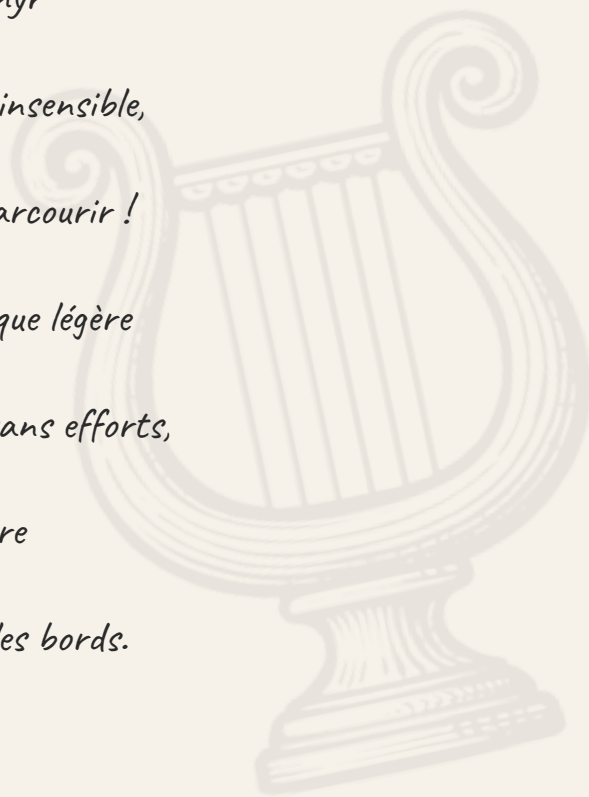
*Loin de nous déjà fuit la rive.*

*Tandis que d'une main craintive*

*Tu tiens le docile aviron,*

*Courbé sur la rame bruyante*

*Au sein de l'onde frémissante*



*Je trace un rapide sillon.*

*Dieu ! quelle fraîcheur on respire !*

*Plongé dans le sein de Thétis,*

*Le soleil a cédé l'empire*

*A la pâle reine des nuits.*

*Le sein des fleurs demi-fermées*

*S'ouvre, et de vapeurs embaumées*

*En ce moment remplit les airs ;*

*Et du soir la brise légère*

*Des plus doux parfums de la terre*

*A son tour embaume les mers.*

*Quels chants sur ces flots retentissent ?*

*Quels chants éclatent sur ces bords ?*

*De ces deux concerts qui s'unissent*



*L'écho prolonge les accords.*

*N'osant se fier aux étoiles,*

*Le pêcheur, repliant ses voiles,*

*Salue, en chantant, son séjour.*

*Tandis qu'une folle jeunesse*

*Pousse au ciel des cris d'allégresse,*

*Et fête son heureux retour.*

*Mais déjà l'ombre plus épaisse*

*Tombe, et brunit les vastes mers ;*

*Le bord s'efface, le bruit cesse,*

*Le silence occupe les airs.*

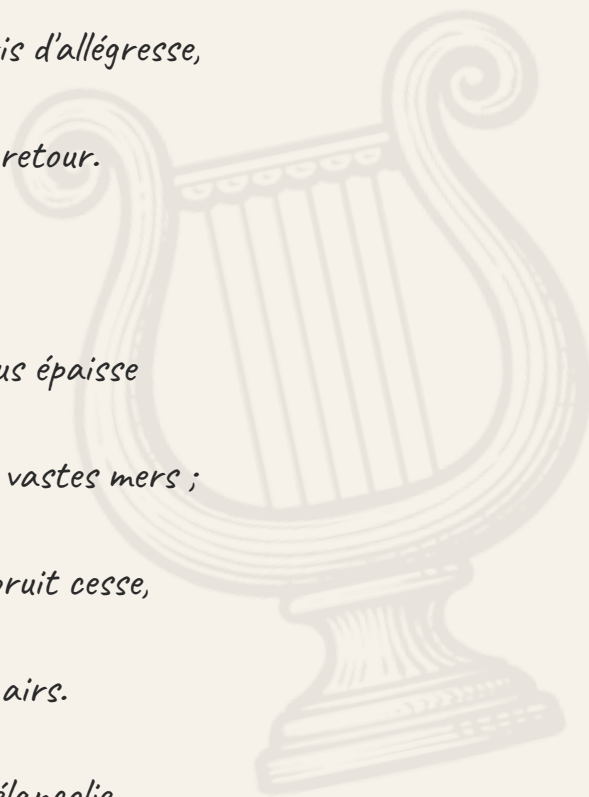
*C'est l'heure où la mélancolie*

*S'assoit pensive et recueillie*

*Aux bords silencieux des mers,*

*Et, méditant sur les ruines,*

*Contemple au penchant des collines*



*Ce palais, ces temples déserts.*

*O de la liberté vieille et sainte patrie !*

*Terre autrefois féconde en sublimes vertus !*

*Sous d'indignes Césars maintenant asservie,*

*Ton empire est tombé ! tes héros ne sont plus !*

*Mais dans ton sein l'âme agrandie*

*Croit sur leurs monuments respirer leur génie,*

*Comme on respire encor dans un temple aboli*

*La majesté du dieu dont il était rempli.*

*Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,*

*Vieux Romains ! fiers Catons ! mânes des deux Brutus !*

*Allons redemander à ces murs abattus*

*Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses,*

*Horace, dans ce frais séjour,*

*Dans une retraite embellie*

*Par le plaisir et le génie,*

*Fuyait les pompes de la cour ;*

*Properce y visitait Cinthie,*

*Et sous les regards de Délie*

*Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.*

*Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,*

*Quand, victime à la fois du génie et du sort,*

*Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,*

*La pitié recueillit son illustre disgrâce.*

*Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir ;*

*La gloire l'appelait, il arrive, il succombe :*

*La palme qui l'attend devant lui semble fuir,*

*Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.*

*Colline de Baya ! poétique séjour !*

*Voluptueux vallon qu'habita tour à tour*

*Tout ce qui fut grand dans le monde,*

*Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.*

*Pas une voix qui me réponde,*

*Que le bruit plaintif de cette onde,*

*Ou l'écho réveillé des débris d'alentour !*

*Ainsi tout change, ainsi tout passe ;*

*Ainsi nous-mêmes nous passons,*

*Hélas ! sans laisser plus de trace*

*Que cette barque où nous glissons*

*Sur cette mer où tout s'efface.*

*Alphonse de Lamartine (1790-1869)*

